

□

Il est toujours question d'une porte.

Que ce soit pour entrer dans une histoire ou dans un bête magasin d'alimentation. Celle-ci, en particulier, est blanche et pleine d'autocollants devant représenter des symboles indiens à la limite du cliché. Le magasin "La zone", tenu par des Américains natifs, a sa petite particularité : le bâtiment et le parking s'étendent sur un territoire appartenant pour moitié à la réserve de Crow Creek et pour moitié aux États-Unis. Cette situation est loin d'être anodine en 2016 et les deux propriétaires ont bataillé pour ouvrir "La zone". Quand on franchit le pas de la porte, on ne s'attend absolument pas à trouver un bric-à-brac d'une telle ampleur. Des boîtes de conserves, des pendules à coucou, des poupées russes, des babioles, des vêtements, une quantité de choses allant du classique au bizarre et qui s'étalent non pas sur des rayons mais sur des piles anarchiques. Le sol, affublé d'une curieuse moquette à la fois rouge et orange et portant des motifs de flèches, est le seul élément un tant soit peu visible dans ce labyrinthe mal éclairé dédié à la consommation.

Le pied-tendre y fait régulièrement ses courses, il traîne négligemment son chariot en écoutant la radio locale passant dans le magasin. On y passe un tube de Bruce Springsteen et, à en juger par l'air bête qu'il affiche, cela lui convient parfaitement. Ses bottes de cowboy, on ne peut plus ridicules, font sonner leurs éperons. Elles attirent assez le regard pour que l'on ne prête pas attention au jean troué, délavé et à la chemise à carreaux, blanche et rouge, visiblement trop grande pour son corps frêle. Le Stetson marron est l'élément qui achève avec style ce cliché sur patte de l'homme blanc nostalgique d'une certaine époque. Un homme blanc qui, pour l'heure, a bien du mal à trouver des crackers au fromage.

Il pourrait croiser une autre cliente, bien plus intéressante que lui, mais le tas informe des biscuits apéritifs vous éloigne du reste du magasin. Celui des sacs à main, à l'autre bout du labyrinthe, peine à cacher la grande silhouette élancée de l'amérindienne qui habite la réserve de Crow Creek, à quelques kilomètres de là. Ses yeux vairons, à la recherche d'un sac en cuir abordable, sont mis en valeur par un maquillage prononcé. Sa jeunesse n'est pas si loin mais ses rides lui confèrent une certaine dignité qui s'exprime par sa posture, par le visage qui montre une belle noblesse d'âme. Sa longue chevelure l'accompagne. Du noir au brun, en passant par quelques mèches blanches ça et là. Elle porte des mitaines noires, une alliance en argent et des boucles d'oreilles traditionnelles. Sa veste en jean ne fait pas illusion, elle représente bien les indiennes de la réserve. Toute en discrétion et en beauté, elle avance d'un pas lent, sans chariot, elle porte ses courses et elle se passerait bien de *Born in the USA*, contrairement au pied-tendre.

Irritée par les paroles de la chanson, la belle loupe quelque chose de notable. Un regard glaçant, deux yeux verts et des sourcils blonds. Deux yeux qui traînent dans un espace vide, entre les sacs et les larfeuilles. Un regard lourd, pesant. Le genre de regard que l'on sent, généralement. Les yeux bougent, de haut en bas puis de bas en haut, des pieds à la tête. Une traque dérangeante qui ne quitte pas sa proie, la brune aux cheveux longs. Elle change d'espace et, quoi qu'il arrive, le regard est toujours là, bien présent. Systématiquement, les yeux détaillent la belle au complet. La scène dure quelques minutes, tout au plus, puis le prédateur change de victime : le cowboy nostalgique n'échappe pas, lui non plus, aux deux yeux verts. Aucun bruit, aucune présence, aucune odeur, juste un regard qui fuit et qui fixe, inlassablement. L'homme blanc a, semble-t-il, un peu plus de flair. Il se retourne, attiré par quelque chose qu'il n'arrive pas à définir mais il ne voit rien. Les deux globes oculaires font preuve d'une discrétion sans pareille.

Les yeux s'éteignent quand les deux proies, le cowboy et l'indienne, se croisent par hasard. Ce que le regard loupe relève du détail mais il convient de le noter. La démarche chaloupée du pied-tendre trahit sa surprise, on imagine aisément qu'il n'a pas vu de femme plus belle depuis un certain nombre d'années. Et c'est compréhensible tant la dignité et la force de l'amérindienne désarçonnerait même le plus stoïque des vieillards. Peut-être même qu'il a senti son parfum, un subtil mélange de terre, de cendre. De son côté, rien d'extraordinaire, il pousse son chariot avec l'air bête qui le caractérise et il laisse derrière lui, tout au plus, l'image d'un homme troublé et les senteurs rances du tabac à chiquer.

Les rencontres sortant de l'ordinaire concentrent l'attention sur un point et on en oublierait le fait que "La zone", le magasin, a deux propriétaires et qu'ils sont justement là où on les attend : derrière un semblant de caisse. Le veillard au fusil, sur sa chaise de fortune, qui est touché par une bougeotte des plus agaçantes. Il remue la jambe à toute vitesse et tord ses lèvres dans d'insupportables positions. Les notes visibles d'un concert de succions audibles. Et la gérante, peut-être même sa femme, qui est la caricature de la pin-up de seconde main. Elle bouge ses fesses plates, d'un côté puis de l'autre, sur une chaise lui permettant d'assembler une énième pile de boîte de conserve. Son haut rouge, un poil trop court, laisse entrevoir une peau flétrie et une poitrine certes imposante mais surtout tombante. Elle machouille un chewing-gum à la fraise et aimerait que l'on remarque sa nouvelle couleur, blonde à tendance délavée, sur cheveux courts et crépus. Pour tout vous dire, les indiens de la réserve de Crow Creek préfèrent éviter des contacts trop longs avec les propriétaires de La zone. Le bizarre fait rarement recette.

Comme cette main qui se faufile là où le regard glaçant de l'inconnu apparaissait. Des doigts trapus, aux poils blonds, qui se posent sur des piles d'objets. Il n'est pas question de comportement hasardeux, la main cherche un contact léger, un effleurement. Elle glisse comme un serpent imposant, sans bruit et cherche le meilleur angle d'attaque. Une fois, deux fois, la troisième est la bonne, proche des piles de babioles. La belle a senti un contact, derrière sa cuisse droite, mais elle n'a rien vu en se retournant. Par instinct, elle est prise d'une envie subite de partir. Elle pose ses courses sur le sol et quitte rapidement le magasin. Mais la sonnette de la porte tinte deux fois.

Sur le parking, elle file à toutes jambes et ne se retourne pas, ce qui est une grossière erreur. Elle ne sait même pas vraiment où aller. Par défaut, elle avance tout droit. La panique n'est jamais bonne conseillère. Son souffle haletant, de fatigue ou de peur, couvre le bruit de ses pas. Et ceux du prédateur qui avance derrière elle et qui va droit au but. Elle sent d'abord une main lourde sur son épaule, elle se retourne par réflexe et reçoit un coup de poing, en plein visage, directement sur le nez. Franchement sonnée, l'indienne peut néanmoins voir le corps de son agresseur. Un pantalon de l'armée, des bottes noires de sécurité et un t-shirt gris très sale, à la fois taché et troué. Un corps lourd et puissant, semblable à celui d'un taureau. Elle reçoit deux autres coups au visage. Mais avec moins de force, certainement des claques appuyées. L'indienne ne tombe jamais au sol, par fierté, elle aimerait avoir le réflexe de crier mais n'y arrive pas. Quoi qu'il en soit, le parking de La zone est vide. Et ce corps qui s'impose à elle, devant ses yeux, ce corps qui la fige sur place. Sans se soucier de la présence éventuelle de témoins, l'agresseur agrippe fortement la chevelure de la belle. Il la traîne sur le parking comme un animal en laisse.

La violence de la scène contraste avec le calme du magasin. Le cowboy benêt passe ses articles à la caisse. Il forme des tas cohérents avec ses courses pour tuer le temps. Et pour

cause, les deux propriétaires sont occupés. Ils chuchotent, ils murmurent à l'écart. Aussi curieux que cela puisse paraître, la pin-up parle à une boîte de conserve, des tomates séchées, puis tend l'oreille pour entendre une réponse. Le vieux au fusil s'agrippe à cette boîte, il la force à lâcher prise. Mais il perpétue ce spectacle absurde, il murmure quelque chose d'inaudible et attend une réponse. Ce spectacle n'est absolument pas au goût du pied-tendre qui s'impatiente. Le cowboy se racle bruyamment la gorge pour marquer sa présence. Le vieux au fusil se traîne jusqu'à lui, sans quitter sa position assise. Les pieds de la chaise effritent la moquette qui se replie sur elle-même. Après un moment d'hésitation, le vieux au fusil prend la parole :

«Peut-être que je vais passer tes articles mais peut-être que tu vas filer le plus rapidement possible.

- Quoi, vieillard ?
- Peut-être que tu peux la sauver, l'indienne qui t'a tapé dans l'oeil.»

Le cowboy, ne comprenant rien, cherche de l'aide dans le regard de la pin-up. Cette dernière insiste lourdement en penchant sa tête en direction de la porte, plusieurs fois, pour lui faire passer un message qu'il ne veut pas entendre. Le vieillard, lui, se remet à parler à sa boîte de conserve fétiche. Le cowboy, toujours perdu, est néanmoins gêné par le côté absurde de la situation. Il laisse ses courses et quitte le magasin.

Je t'emmène dans un endroit sûr, lui dit-il. L'indienne se fait traîner et peine à retrouver pleinement ses esprits. L'agresseur ne lâche pas prise, il tire de plus en plus fort et ne cesse de répéter qu'il l'emmène dans un endroit sûr. En l'occurrence, derrière un pick-up rouge garé au bout du parking de La zone. Il jette son corps violemment contre la portière. Et c'est là qu'elle le voit enfin. Elle retrouve les yeux glaçants, la froideur, les sourcils blonds. Elle découvre le visage anguleux de cet homme, sa barbe épaisse et ses cheveux crasseux. Il porte une casquette verte de camionneur et une boucle d'oreille, à droite. Il caresse le visage de la belle avec ses mains épaisses et lui murmure qu'il aime ce qu'elle exprime, qu'il aime sa fierté et le corps des chiennes de son peuple.

Elle se dégage, ou plutôt elle tente, mais il fait peser son corps lourdement contre celui de l'indienne. Il renifle son cou, passe sa main dans ses cheveux et se frotte. Comme un animal qui souhaiterait laisser son odeur. Il se frotte et pousse son corps de plus en plus lourdement contre l'indienne, contre le pick-up. La belle, dans un réflexe inespéré, mord son cou, aussi fort que possible, pendant quelques secondes. Elle ne s'arrête que quand elle sent l'odeur du sang. Il se dégage instantanément, elle pense pouvoir filer mais il la rattrape et fait cogner sa tête contre la voiture. Le son violent se répète trois fois puis la vitre se brise. Il la laisse là, sur le sol, à moitié évanouie. l'agresseur passe son bras à travers la vitre brisée et allume son autoradio.

Il soupire, heureux d'en avoir terminé avec sa tâche, et se dirige vers son coffre d'un pas guilleret, au son de la musique. Il y retire un bidon d'essence, manifestement plein, et retourne après de sa victime. Il la tâte du pied, pour vérifier qu'elle est bien inconsciente, puis il commence par vider son bidon d'une main. De l'autre, il se bouche le nez pour ne pas sentir l'odeur forte de l'essence. Le liquide s'écoule partout, sur son corps meurtri, dans ses longs cheveux et sur son visage désormais blême. Le bidon vide, il le jette au loin et cherche quelque chose dans ses nombreuses poches. Il tatonne à plusieurs reprises et finit par trouver une boîte d'allumettes. Il lui en reste cinq et une seule suffit pour allumer le feu qu'il convoite. La boîte est toute molle, il s'empresse de sortir les bâtonnets et constate qu'ils sont mouillés. Il

renifle la boîte, elle pue l'urine. Est-ce l'odeur de la peur de sa victime ? Ou est-ce sa propre urine, fruit de son excitation ? Toujours est-il qu'il ne pourra pas contempler son brasier.

Ce mélange de peur, de mort en suspens, est-ce cela qui réveille enfin le pied-tendre qui quitte le magasin et se trouve sur le parking de La zone ? Il comprend enfin, dans toute sa chair, l'urgence de la situation. Les paroles du vieux au fusil, la tronche de la pin-up et l'image de l'amérindienne. Il doit la retrouver même s'il ne connaît pas la nature des risques qu'il s'apprête à prendre. Sa course est anarchique, désordonnée. C'est le danger qui le pique, qui le pousse à avancer. Il n'est pas question de réfléchir mais bel et bien de sentir, de suivre à l'instinct. Les mains sur son Stetson, il tourne sur lui-même et regarde au loin. Il ne voit que la laideur d'un parking vide. Il tourne une deuxième fois et aperçoit le pick-up rouge.

Le pied-tendre court aussi vite qu'il le peut sans savoir ce qu'il va trouver. Il aperçoit la silhouette massive de l'agresseur en train de renifler des allumettes et il la voit, enfin, à ses pieds. Il aurait aimé avoir une arme à cet instant précis mais il faut savoir se rendre à l'évidence : il n'est qu'un bête cowboy désarmé, par le temps et par les circonstances. Il se contente de crier, le plus fort possible, pour faire comprendre à l'agresseur qu'il n'est pas seul. Ce dernier lâche sa boîte d'allumettes et se retourne. Un sourire sadique parcourt son visage, il lève les mains vers le ciel pour lui montrer qu'il n'est pas armé et il avance lentement vers le cowboy qui est complètement impuissant. Est-ce qu'il reconnaît le regard glaçant, pesant du magasin ? Est-ce qu'il a déjà vu ses mains ? Il le regarde, il aimerait le frapper mais il a le sentiment de ne pas être à la hauteur. Il n'ose même pas prendre la parole. C'est lui, l'homme à la barbe épaisse, qui commence par ces mots :

«Calme toi, cowboy, je ne fais rien de mal. tu ne sais pas ce qui s'est passé, c'est un accident assez banal par ici.

- Un accident de quel genre, connard ? Elle a glissé sur ta portière en brisant ta vitre et elle est tombé dans ton bidon d'essence ?
- Le genre d'accident où je ne risque, tu piges ?»

Les deux hommes se taisent pendant un moment. Le cowboy tente de jauger la situation, l'agresseur savoure l'effet de ses palabres sur son visage de parfait idiot. C'est bien le pied-tendre qui reprend la parole, rassemblant un peu de courage :

«C'est la réserve indienne de Crow Creek ici. Il y a des règles et ce sont les indiens qui vont juger ton prétendu accident.

- Non. La réserve indienne se termine vingt mètres derrière toi, nous sommes sur le territoire des Etats-Unis. Ce ne sont pas les peaux-rouges qui devront me juger.»

Le barbu n'a pas vraiment besoin d'en dire plus, même un type comme le cowboy comprend maintenant parfaitement la situation. Il reprend tout de même, pour enfoncer le clou :

«Ta petite copine va devoir trouver un tribunal et un juge. Pour tout te dire, même moi je ne sais pas où se trouve le tribunal américain le plus proche. Et je ne parle même pas d'un juge qui sera capable de considérer cette sous-race indienne.»

Le cowboy baisse les yeux car il sait, malheureusement, qu'il a raison. L'agresseur lui tape sur l'épaule et lui dit qu'il ferait mieux de se vider les couilles, ici, comme tout le monde, que la réserve de Crow Creek est là pour ça. Il prend le volant de son pick-up et quitte le parking,

sans se presser, avec toujours la même musique, les mêmes paroles : *Born in the USA, I was born in the USA, I was born in the USA, Born in the USA.*

Le cowboy, qui s'appelle Joshua, fera de son mieux pour aider l'amérindienne, Marie-Anne. Pour la suite de l'histoire, je ne peux pas vraiment vous aider. Après tout, je ne suis qu'un esprit errant, passant d'une hutte à sudation à une boîte de conserve. Mes visions s'arrêtent ici mais je suis prêt à parier que l'histoire, comme le temps, n'est qu'un cycle cruel.